

**Pierre Pelot**

collaboration scientifique

**Yves Coppens**

*CEUX QUI PARLENT  
AU BORD DE LA PIERRE*

**SOUS LE VENT DU MONDE**

**roman**

DENOËL



***CEUX QUI PARLENT AU BORD DE LA PIERRE***

DE PIERRE PELOT  
AUX MÊMES ÉDITIONS

Ce soir, les souris sont bleues  
Les caïmans sont des gens comme les autres  
Hanuman

*Série Sous le vent du monde*  
Sous le vent du monde\*  
(Qui regarde la montagne au loin)  
Le nom perdu du soleil (Sous le vent du monde\*\*)  
Debout dans le ventre blanc du silence  
(Sous le vent du monde\*\*\*)  
Avant la fin du ciel (Sous le vent du monde\*\*\*\*)

*Collection Présence du Futur*  
Fœtus party  
Canyon Street  
La Guerre olympique  
Messager des tempêtes lointaines  
Mourir au hasard  
Les Hommes sans futur (6 vol.)

*Collection Présence du Fantastique*  
Une jeune fille au sourire fragile

*Collection Sueurs Froides*  
La Nuit sur Terre  
Noires racines  
Le Bonheur des sardines

*Collection Présences*  
Une autre saison comme le printemps

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS  
Le Rêve de Lucy, *Points Seuil*, 1997  
La Forêt muette, *Éditions Verticales* 1998, *Points Seuil*, 2000  
Le Rêve de l'enfant tueur, *Points Seuil*, 1999  
Natural Killer, *Éditions Rivages*, 2000  
La Piste du Dakota, *Éditions Pétrelle*, 1999  
Le Méchant qui danse, *Éditions Rivages*, 2000  
Le Pacte des loups, *Éditions Rivages*, 2000

**Pierre Pelot**

collaboration scientifique

**Yves Coppens**

***CEUX QUI PARLENT  
AU BORD DE LA PIERRE***

***SOUS LE VENT DU MONDE***

**roman**

**DENOËL**

Extrait de la publication

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2001, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.25056.3  
B 25056.6

Préface  
par Yves Coppens

*Pour la cinquième fois en cinq ans — il y a pris goût! —, l'ami Pierre a chaussé pour notre plaisir et le sien ses bottes de sept lieues et de sept temps et il s'en est allé, sous le vent du monde, à la rencontre de nouveaux ancêtres. En quelques enjambées le voici sur la Côte — on l'appelait déjà sûrement ainsi il y a 30 000 ans — au milieu des Doah qui taguent les grottes et s'inquiètent — comme ma gentille belle-maman — du climat qui change...*

*Après nous avoir fait rendre visite aux fondateurs de l'Humanité, au creux de leur berceau tropical (souvenez-vous des Nĩ-eti et des Mob'ha), Pierre nous avait en effet entraînés en leur compagnie et dans leur déploiement aux deux bouts de l'Asie, chez les Xuah d'abord, chez les Oourham ensuite, et puis nous avons abordé ensemble la péninsule européenne et fréquenté ses premiers habitants neandertals, les Eheni et les Wuoboun.*

*Ces Hommes-là, enfermés dans une Europe devenue insulaire, s'étaient fait piéger, dès leur arrivée il y a plus de deux millions d'années, par les glaciations et leur cycle infernal; ils étaient devenus peu à peu différents des autres, très différents même au point de ne plus être en mesure de partager avec eux — peut-être — l'interfécondité qui jusqu'alors les liait. Les autres, ceux qui habitaient l'Afrique et l'Asie, avaient évolué de leur côté et étaient devenus sapiens. Ce sont certains de ceux-là qui, à la faveur d'un redoux, s'étaient lancés, d'ailleurs avec*

*succès, un beau jour d'il y a cinquante ou quarante mille ans, à la conquête de l'Ouest, occupant l'Europe tout entière que les Neandertals habitaient depuis déjà bien longtemps.*

*Et c'est avec les descendants de ces « autres », que l'on appelle Cro-Magnon, que nous allons surtout nous trouver cette fois.*

*Ce sont des Hommes dits modernes au front vertical et au menton saillant; des Hommes qui collationnent des curiosités naturelles, se parent le corps de colliers, de bracelets, de chevilères, de pendeloques, vénèrent quelques animaux privilégiés, l'ours, le renne, le renard polaire, et inhument avec beaucoup d'attentions certains de leurs morts.*

*Ils ne se comportent donc pas de manière bien différente de celle de leurs prédécesseurs en ces lieux, les Neandertaliens; si entre eux le flux génique ne semble pas être passé, le flux culturel n'a visiblement pas souffert des mêmes barrières. Mais cette situation ne va pas durer. Avec Cro-Magnon installé, les outils de pierre vont se diversifier, de nouveaux types vont apparaître, des emmanchements de ces outils vont être imaginés, des montages en série inventés; outre la pierre, l'os va être utilisé en abondance pour fabriquer sagaies, harpons, propulseurs, aiguilles, navettes, baguettes. Et puis, prolongeant la perception de plus en plus aiguë des formes et de l'intérêt qu'elles inspirent, un groupe de ces Hommes-là va avoir l'idée étonnante de les projeter sur un support en les dessinant, en les sculptant, en les peignant, en chargeant de sens en même temps ces reproductions pour communiquer avec cet invisible omniprésent que la conscience nous impose depuis trois millions d'années.*

*Mais Pierre a rencontré Dobinka, héritier du savoir de Dobak et maître de Hiéruba; écoutons-le nous raconter leurs échanges; écoutons-le nous enchanter de son nouveau récit.*

Y. C.

Les yeux clos, *celui qui entend*, écoutait.

Assis, jambes croisées et le dos courbé, sa tête effleurait les branches entrecroisées qui soutenaient la grande peau couvrant l'abri du rêve et dont il pouvait, sans écarter les bras, toucher les parois courbes.

Les crépitements de la pluie ruisselante l'enveloppaient. Seul bruit. Dohuka n'entendait rien d'autre. La pluie. La pluie, sans discontinuer, tombait depuis toujours comme si elle ne devait jamais plus s'arrêter.

Avant Dohuka, Bak'o'hashieeodo savait changer la course des nuages du monde du dessus, mais son corps enseveli n'était pas revenu, son nom n'était plus prononcé, et plus personne, parmi les Doah de moins en moins nombreux, n'ordonnait aux nuages.

Dohuka était le dernier *bisodrab*, celui de maintenant. Il pouvait parler aux forces et aux gens de *odrab*, le monde du dessous qui soutient *drab*, celui de dessus — pas aux nuages.

Mais Dohuka se taisait, il s'était tu jour et nuit, avec au fond des oreilles et des yeux l'inextinguible brûlure des dernières paroles entendues et des dernières images vues, jaillies du ventre de *odrab* à travers la roche.

Pas une fois, au cours des temps froids, Dohuka n'était venu se préparer au passage dans l'abri du rêve.

Il s'était enfin décidé : la pluie qui avait goulûment avalé la neige semblait vouloir faire gronder toujours plus fort les rivières et monter toujours plus haut la grande eau jusqu'au ciel et tout engloutir.

Des frissons secouaient son corps maigre, recroquevillé dans cette position évoquant une souche noueuse, frôlée au seuil de l'ombre épaisse intérieure par la grisaille du dehors. La pluie frappant l'abri et le sol avait progressivement substitué au souffle de Dohuka son rythme monotone. Des aigreurs remontaient dans sa gorge, du fond de son ventre vide et gargouillant. Il attendait *le* signe qui l'eût conforté dans le choix qu'il se préparait à faire — ce qui se produisit n'était pas ce qu'il espérait, et cela l'irrita, en le tirant soudain de l'engourdissement dans lequel il avait insensiblement glissé.

Un bruit de pas légers sur la terre gorgée.

Les pas s'approchèrent, s'arrêtèrent.

Dohuka, immobile, ouvrit lentement les paupières. Par l'ouverture de l'abri, il voyait ruisseler la terre couleur de vieux sang jusqu'à l'arête rocheuse, à quelques pas; au-delà, l'étendue grise de *aruduiroah*, la grande eau, fuyait pour se mêler aux nuages du ciel bas. Se penchant légèrement, Dohuka aperçut le genou de celui qui se tenait accroupi au bout du sentier raviné serpentant parmi les buissons ras de l'abri du rêve aux huttes des Doah. Pas besoin d'en voir plus pour savoir à qui appartenait ce genou osseux.

Il ne pouvait s'agir que de Hiéhura.

Un instant, penché dans cette posture inconfortable qui lui tirait le dos, Dohuka fixa le genou marqué d'écor-

chures. Puis il reprit sa position première et la contracture s'atténua entre ses épaules. Il referma les yeux.

Le jour, grand comme un homme jeune à présent, n'était pas encore enfant quand Dohuka avait quitté la hutte des Doah pour venir s'accroupir dans l'abri du rêve, alors les Doah avaient levé vers lui leurs regards brouillés par le manque de sommeil et l'avaient regardé s'éloigner, sans un mot, attendant sans doute qu'il parle, mais il n'avait rien dit, rien au sujet de la vieille femme au souffle devenu très lent, rien non plus sur ce qu'il allait faire, emportant avec lui leur silence et le sien. Il lui semblait que la vieille femme était déjà vieille femme quand il n'était lui-même qu'au matin de son nom — déjà vieille femme, en tout cas, le jour où Naobah était parti...

Très souvent, Dohuka appelait pour les revoir les images de ce départ; elles étaient toujours restées en lui, elles ne s'étaient pas ternies comme d'autres, que le courant des jours et des nuits use et disperse, non, elles étaient toujours là en ce jour où une des deux vieilles femmes allait quitter le monde de *drah*, il suffisait que Dohuka les appelle — elles venaient.

Pour qui d'autre que lui, parmi les Doah, les images de ce temps lointain étaient-elles encore présentes?

Car les Doah témoins du départ de Naobah ou bien étaient trop jeunes alors pour accorder de l'importance à l'événement et s'en souvenir avec précision, ou bien étaient partis dans le monde du dessous. Et de ceux et celles qui avaient vu ce moment, sachant son importance, il ne restait que les deux vieilles femmes dont personne ne prononçait plus le nom depuis que leurs yeux avaient cessé de voir et leurs oreilles cessé d'entendre, et une des deux s'en allait maintenant vers le monde du dessous.

Restait Dohuka, le *bisodrah* — celui qui *voit* le monde du dessous.

Mais Dohuka ne savait plus s'il pouvait voir et entendre encore le monde du dessous.

Ne savait plus s'il avait jamais su voir et entendre *odrah*, ni su transmettre aux Doah ce qu'il avait vu et entendu, depuis qu'il était *bisodrah*.

Avant lui, Dobak était un *bisodrah*, et Dobak avait dit à Naobah que ceux du monde du dessous voulaient qu'il marche derrière la montagne de soleil. Puis Dobak avait guidé Dohuka dans le ventre du monde et l'avait aidé à devenir *bisodrah* à son tour, avant de rejoindre ceux du dessous. Dohuka avait continué de dire sa parole, et ce qu'il croyait être la parole entendue de ceux du dessous : il avait continué de dire que les Doah devaient attendre le retour de Naobah...

Et la grande eau n'avait cessé de grandir, son écume roulante recouvrait maintenant les rochers et les étendues sableuses où Dohuka et Naobah couraient quand ils étaient des enfants rieurs et agiles.

Et les Doah restaient seuls sur le bord de *aruduiroah*. Les autres chasseurs, comme il en venait parfois des montagnes — une fois même de l'autre côté à peine visible de l'eau qui coule fort et qui n'est pas *aruduiroah*, ces gens qui s'appelaient non pas *Doah* mais *Ouhira* — ne venaient plus. Les autres gens aussi, tous les *do'am*, ceux que les Doah peuvent chasser et manger, étaient moins nombreux, leurs bandes suivaient d'autres parcours dans les montagnes et les plaines où les herbes et les arbres changeaient.

Il avait vu se transformer les jours, comme un visage

qui se creuse et se couvre de plis, comme un regard qui s'éteint doucement, il les avait vus devenir ce qu'ils étaient maintenant, il avait vu une des huttes se vider petit à petit de ses occupants, mais il continuait de dire que Naobah reviendrait, comme le voulaient ceux du dessous, derrière la pierre, au fond du ventre des mondes...

Attendre. Attendre que Naobah et celle qui l'accompagnait reviennent et disent un chemin à suivre qui conduirait où les Doah seraient toujours les Doah.

C'était encore ce que Dohuka avait compris, la dernière fois qu'il avait entendu ceux du dessous. Ils le lui avaient dit, avant de vouloir l'attirer avec eux derrière la pierre. Il avait résisté, dans la terreur qui s'abattait sur lui. Il n'aurait jamais pensé que traverser la pierre pût être aussi épouvantable! Il leur avait échappé de justesse, marqué dans ses traits par le masque incrusté de la terrible épreuve.

Depuis, il se taisait.

Et n'était pas retourné dans le ventre des roches où viennent parfois, quand on sait les appeler, ceux du dessous — les gens de *odrah*.

Un long moment s'écoula avant que Hiéhura s'agite et que son remuement attire de nouveau l'attention de Dohuka enlisée dans les pensées qui lui tournaient en tête comme la fumée d'un feu de bois humide dans une hutte. La lumière extérieure, qu'il ressentait plus qu'il ne la percevait à travers ses paupières closes, s'était encore obscurcie, et quand il rouvrit les yeux, Hiéhura se tenait assis devant l'ouverture, scrutant la pénombre de la cahute, le corps plié en avant et la tête si basse que ses cheveux pendants et trempés touchaient le sol. La pluie

ruisselait de part et d'autre de la ligne saillante de sa colonne vertébrale, entre les arêtes des omoplates et sur la courbure des côtes. Une grimace de circonspection tendue plissait son nez et découvrait ses dents. Quand son regard croisa enfin celui de Dohuka, Hiéhura expira avec force en soufflant les gouttelettes qui coulaient dans sa bouche. Il dit :

— *Arudoa doaban tui-doaodrah.*

La vieille femme était presque partie de son corps pour rejoindre *odrah*.

Hiéhura attendit, la bouche ouverte et les paupières clignantes, dans cette position cassée, avec les coudes dressés comme des ailes déplumées et appuyé des deux mains dans la boue.

Dohuka prit une longue aspiration, garda longtemps son souffle dans sa poitrine, jusqu'à la pesanteur douloureuse, le relâcha lentement. Il grogna un acquiescement.

— *Arudoa doaban tui-doaodrah*, répéta Hiéhura.

Il semblait planté là à jamais et, visiblement, ni la pluie redoublant de violence dans le vent levé en tornade ni la plus terrible colère du ciel ne l'eussent fait bouger. Il n'était pas venu de lui-même jusqu'ici. Les Doah dans la hutte, autour de la vieille femme en marche pour *odrah*, l'avaient chargé de porter ces mots-là au *bisodrah* qui savait parler à ceux du monde du dessous. Et les Doah attendaient de lui que ceux du dessous accueillent avec bienveillance la femme qui quittait son corps du monde du dessus.

Dans l'instant, une grande fatigue, tapie dans les chairs et les os de Dohuka, pesa de tout son poids. Les battements dans sa poitrine nouèrent sa gorge, pulsèrent à l'arrière de son crâne et jusqu'au bout de ses doigts.

— *Arudoa do...*, commença Hiéhura.

Dohuka l'interrompt d'un nouveau grognement, bref, et déplia ses jambes ankylosées; alors, Hiéhura redressa le buste et recula en se traînant assis dans la boue, pour laisser le *bisodrab* sortir de la cahute qui atteignait à peine en hauteur la moitié de la cuisse d'un homme debout.

Sous la pluie droite et froide, Dohuka attendit un instant que se dissipe la raideur nouée dans sa nuque et ses épaules. Hiéhura se tenait à son côté, grelottant sur ses jambes maigres barbouillées de boue rouge.

Où que se pose le regard, la grisaille pleurait du ciel déchiré en lambeaux sur les montagnes et les forêts de sombres silences et les glauques et lourdes écumes roulées de la mer. Les rochers rouges crevassés de la côte avaient pris des teintes charogneuses, dégoulinant de coulures visqueuses. Dans un creux de la pente chaotique et broussailleuse, les huttes se dressaient sur un replat, au pied d'une haute bosse de caillasses et à un jet de pierre de la grande cascade qui dégringolait du bord du plateau. De l'endroit où se trouvait Dohuka, on apercevait les crêtes des toits des abris hérissées de perches entrecroisées, et la fumée qui grimpait d'un des deux, grise dans la pluie grise. La roche de la pente était ici plus rouge, la terre pâteuse et ruisselante entre les blocs et les touffes de brousse, comme une graisse jaunâtre, tandis que plus haut, masquant la brusque déclivité du plateau, se dressait le front embrumé des pins et leurs troncs comme des entailles droites et roussies. Encore plus haut, au-delà des cimes, la colline continuait de grimper en pente douce, ses plans successifs entassés jusqu'au sommet par les mains gigantesques qui avaient élevé *drab*, le monde du dessus, et l'avaient tiré des eaux.

Et c'était dans ces roches-là que s'ouvrait la bouche de la terre, par qui parlaient à qui savait les entendre ceux du dessous, les gens sur deux jambes et ceux sur quatre pattes de *odrah*.

Après avoir regardé longtemps sans ciller dans cette direction au-delà de la ligne des pins, Dohuka reporta son attention sur Hiéhura qui attendait en grelottant et claquant des dents, et il dit dans un souffle rauque :

— *Dohuka utohé-é bak-ab-odrah*.

Ayant dit qu'il le ferait, il ne pouvait plus ne pas le faire.

Maintenant, il le ferait... après la peur silencieuse tapie derrière ses lèvres closes depuis qu'avant le froid blanc des jours de neige, entré dans la grotte où ceux du dessous avaient voulu l'emporter, il en était sorti comme si une partie de lui avait été retenue de l'autre côté de la roche. Il le ferait. Il y retournerait et il demanderait et il attendrait la réponse — il ne reviendrait pas sans réponse. L'ayant dit au jeune garçon qui serait sans doute *bisodrah* un jour — seul, parmi les Doah, capable d'*entendre* et de *voir*, peut-être le dernier —, il le ferait.

Hiéhura renifla bruyamment, essuya du dos de la main la morve qui lui coulait du nez. Son regard noyé de pluie se ralluma, une grimace radieuse étirant ses lèvres étroites découvrit jusqu'aux gencives ses dents épaisses plantées de travers, et il laissa échapper un couinement ravi.

Quand Dohuka se mit en marche à grands pas, Hiéhura le suivit en bondissant d'un affleurement de pierre à l'autre dans la boue du sentier.

La grande peau de *uggi-am* à crinière, fixée sous les fagots de genêts tressés qui couvraient la hutte, pendait de toute sa hauteur, déroulée, fermant l'entrée comme par

un jour de grand froid — ses plis lourds retombèrent sur les talons de Hiéhura et ce fut comme le signal qui tourna les regards vers les nouveaux venus.

Dohuka se tint un instant immobile dans les odeurs chaudes des Doah accroupis mêlées à celles des venaisons pendues aux perches de soutènement; ses yeux plissés fouillaient la pénombre enfumée.

Des racines et des os brûlaient dans les deux foyers séparés de quelques pas, crachant et hoquetant des flammes courtes qui diffusaient une tremblante lumière fauve. Les hommes, un de moins que les doigts d'une main, étaient groupés autour du premier feu, le plus proche de l'entrée et le plus important par la hauteur des flammes. Les femmes — une de plus que les hommes en comptant celle dont on ne prononçait plus le nom et qui marchait hors de son corps vers le monde du dessous — et les enfants — un de moins que les hommes — se tenaient près du second foyer rougeoyant, à quelques pas du premier, dans la pénombre dense du fond de la hutte. Les frissons rouges des flammes rongeuses se reflétaient, au bord d'un clignement, dans les regards braqués sur Dohuka.

Et *celui qui entend*, captif des regards, *entendait*, percevait, au-delà du frappement sans fin de la pluie et des grésillements du feu, au-delà du souffle hoquetant et râleur de la vieille femme couchée sur la litière de feuilles sèches et de fourrures, l'attente inquiète et pesante des Doah, comme si une même expectative tendait la fumée stagnante et la retenait sous les trous du toit de perches.

Il frissonna encore. La chaleur ambiante flottait à la limite de son corps, glissait sans les traverser sur les peaux mouillées qui le vêtaient. Et son corps était comme une

ombre debout à côté de lui-même dont il percevait les battements dans sa poitrine, les picotements au bout des doigts et les flatuosités gargouillant au creux du ventre. Il fit les quelques pas qui le séparaient du foyer cerné par les chasseurs, s'accroupit parmi eux. La chaleur, enfin, toucha son visage, ses jambes et ses bras nus.

Hiéhura, qui s'était approché avec Dohuka, hésita, indécis, debout derrière lui, puis il fit le tour du groupe et s'assit entre Dolêaki et Ukaaru qui s'écartèrent pour lui faire place. La peau de *agubi-am* boueuse et détremmée autour de ses reins se mit à fumer.

Tous observaient Dohuka ; quand le regard de celui-ci croisait le leur, ils détournaient les yeux vers le feu sans bouger la tête et sans que changent les ombres creuses de leur visage caché derrière la barbe et les mèches de cheveux rabattus. Ils le regardèrent, sans mot dire, qui posait ses mains à plat sur ses cuisses, qui respirait, le torse insensiblement redressé, qui exhalait lentement, fermait les paupières à demi comme si sa force ne suffisait plus à soutenir leur poids. Au fond de l'ombre touffue, le souffle de la vieille femme dont on ne disait plus le nom était ponctué de longs silences entre les précipitations suffocantes de râles étranglés. Utoh-Du, lui, ne détourna pas les yeux. Il dit .

— *Arudoa doaban tui-doaodrah.*

Mot pour mot ce que Hiéhura était venu annoncer à Dohuka. Il poursuivit :

— *Dohuka utohé ue arudoa doaban?*

Dohuka acquiesça d'un mouvement bref de la tête.

Il avait accompagné la plupart des Doah *doaadrah* dans le monde de dessous (comme l'avait fait avant lui Dobak et lorsque celui-ci fut lui-même *doaadrah*, il l'avait

accompagné à son tour) : Dornotui et Ukatui et Bakdoahura qui se trouvaient sous la première hutte quand ils avaient quitté leur corps — mais pas Akidoad, parti sur les traces d'une harde et que des *hura-am* chassant la même bande avaient sans doute attrapé et mangé et dont on avait retrouvé, pour l'affirmer, les traces suivant la harde jusqu'au lieu du combat — mais pas non plus Utohe-iroah tombé dans les roches du bord de la grande eau et que les *baké-do-am* qui vivent dans les trous d'eau sous les pierres avaient déchiqueté avec leurs pattes qui mangent. Dohuka avait accompagné les autres. Ne savait pas — ne savait plus — si, ce faisant, il les avait aidés et s'ils étaient maintenant tranquilles et apaisés parmi les gens de dessous, ils n'étaient jamais revenus, ils ne lui avaient jamais parlé, il ne les avait jamais revus au travers de la peau de la roche du ventre de la terre, ou alors il ne les avait pas reconnus, ni leur visage ni leur voix. Mais il les avait accompagnés. Il le ferait pour la vieille femme et se souviendrait de son nom.

Son acquiescement parut non seulement satisfaire mais soulager Utoh-Du, qui s'était enquis de son intention, et les autres. Ils ne fuyaient plus son regard.

Un fragment de racine se rompit et roula sur le bord des braises. Doaour cracha dans ses doigts, saisit le brandon et le déposa dans les flammes. Cracha de nouveau sur ses doigts qu'il essuya sur la peau craquelée et graisseuse de son vêtement de torse. Il dit, faisant le signe pour désigner tous les occupants de la hutte :

— *Doah utobé aru-ba...*

Précisant : « après que la vieille femme serait devenue quelqu'un du monde de dessous ». Marqua un temps, non pour attendre une réponse de Dohuka, mais comme s'il

rassemblait les mots, les regroupait en lui avant de les libérer, après quoi il continua sur un ton sourd, et les mots hachés tombaient d'entre ses lèvres qui bougeaient à peine sous l'épaisseur des poils croûteux de graisse et de morve, les mots déroulés de nombreuses fois et que Dohuka avait entendus de nombreuses fois, Doaour choisissant cet instant pour les faire entendre encore et redire que les Doah voulaient partir loin, que la pluie tombait trop fort et depuis trop longtemps, que les eaux sur la terre étaient trop grosses et violentes, que *aruduiroab* ne cessait de grandir et serait un jour une grande eau si haute qu'elle recouvrirait tout, que les arbres changeaient, que d'autres herbes poussaient sur la peau de la terre et la couvraient d'une fourrure différente qui remplaçait ce que mangent les troupeaux de *agabu-am*, obligeant ces troupeaux d'*autres gens que les Doah* à suivre maintenant de nouveaux chemins — que ces gens-là, ces *agabu-am* à leur place aux côtés des Doah depuis toujours sur le vaste dos du monde de dessus, s'éloignaient pour chercher ailleurs l'herbe à manger. Disant que les *agabu-am* marchaient de plus en plus loin où la pluie n'a pas encore fait fondre le froid nécessaire à la petite herbe bonne à manger, et qu'ils étaient maintenant à peine *beaucoup*, bien moins qu'avant, comme le disaient les images transmises par les paroles des Doah disparus.

Et Dohuka savait tout cela.

Mais Doaour, qui savait qu'il savait, continua de parler jusqu'au bout de ce qu'il avait décidé de dire, et Dohuka l'écouta sans l'interrompre — aucun des Doah autour du feu ne l'interrompit, tous unis par leur silence derrière les mots qui coulaient de sa bouche.

Puis le bourdonnement de sa parole retomba. L'instant



32 000 ans av. J.-C., au paléolithique supérieur, au bord de la mer qui sera un jour la Méditerranée. Là vivent les Doah, *homo sapiens sapiens*, plus connus sous le nom d'hommes de Cro-Magnon. Isolés sur le bord de la grande eau, les Doah n'ont pas croisé d'autres hommes depuis longtemps. Il pleut, il pleut sans cesse. La mer continue de monter, comme si elle devait un jour tout submerger.

Dohuka, le chamane de la tribu, a des doutes. Il se demande s'il a bien su comprendre sa dernière vision où « ceux du dessous » disaient aux Doha de rester sur le rivage. Et voici plusieurs années que son frère Naobah est parti de l'autre côté de la montagne, à la recherche d'une terre nouvelle pour la tribu...

Naobah et Aruaeh, sa compagne, ont traversé les hautes montagnes enneigées. Ils y ont rencontré les Wéréhé, des hommes étranges qui ne sont pas des Doah. Et c'est dans les huttes des Wéréhé – les derniers Neandertaliens – que Tuhi-Horea, l'enfant né du ventre de Aruaeh, a fait ses premiers pas avant de disparaître.

Sur les bords de la grande eau, Dohuka le chamane a peut-être compris, enfin, le message des « forces du dessous ». Et dans les profondeurs de la grotte aux peintures, voilà qu'apparaissent à ses yeux deux créatures – mi-Doah, mi-Wéréhé – témoins du destin incroyable et tragique de Naobah et d'Aruaeh.

« Pierre Pelot est l'ethnologue des préhistoriens, celui qui sur place rencontre les hommes, qui apprend leur langue et s'immerge dans leur civilisation. »

Professeur Yves Coppens.

Dans la série *Sous le vent du monde* ont déjà paru :

*Qui regarde la montagne au loin* (– 1 700 000 ans av. J.-C. dans la faille du Rift en Afrique, *Homo habilis* et *Homo rudolfensis*).

*Le Nom perdu du soleil* (– 1 million d'années dans les montagnes de l'actuelle Birmanie, *Homo erectus*).

*Debout dans le ventre blanc du silence* (– 380 000 en Europe centrale, *Homo erectus* pré-sapiens).

*Avant la fin du ciel* : (– 65 000 en France, hommes de Neandertal).

Illustration de couverture

© Pierre Pelot

DENOËL

B 25056.6 2.01  
ISBN 2.207.25056.3  
115 FF TTC - 17,53 €

Édition de la Bibliothèque

